

Deauville 2010

Par Erick Fearson

Me voici donc de retour pour la 36^{ième} édition du Festival Américain de Deauville. A moi les salles obscures pour que je puisse me gaver jusqu'à satiété, de kilomètres de pellicule en provenance d'outre-atlantique. C'est toujours plus agréable et préférable que de passer ses journées à la plage sous un soleil de plomb.

Ce fut donc pendant plus d'une semaine, un marathon cinématographique éprouvant, avec à la clé un palmarès mitigé. Heureusement, mes deux fidèles amies, nicotine et caféine, m'ont aidée à tenir sur toute la longueur.

Cependant, autant être franc dès le début : l'édition 2010 ne fut pas, malheureusement, un grand cru. Peu de grandes stars présentes et une sélection plutôt décevante. Une atmosphère en demi-teinte et un jury frileux qui a préféré récompenser le consensus mou plutôt que la créativité et l'originalité. Néanmoins, quelques films ont retenu mon attention, dont l'incroyable « Buried » qui aurait dû être récompensé haut la main par le Grand Prix. On regrettera tout de même une programmation avare en films dans la catégorie fantastique. J'ai réussi tout de même à débusquer quelques œuvres qui flirtent avec le fantastique, dont une où il est question de fantômes. Ajoutons que pour la 36^{ième} édition, Deauville rend un hommage à un invité de marque en la personne de Terry Gilliam. Seront donc projetés pour la circonstance, la plupart des oeuvres du réalisateur génialissime : « Sacré Graal », « Les aventures du Baron de Munchausen », « The Fisher King », « L'armée des 12 singes », « Les frères Grimm », « Tideland », « Brazil »... C'est d'ailleurs la Director's Cut de Brazil qui sera présenté en ouverture du festival. Je ne reviendrais pas sur toutes ces œuvres que tout le monde doit connaître, excepté sa dernière réalisation « L'Imaginarium du Docteur Parnassus ». Sorti sur les écrans il y a un an à peine, le Festival me donne l'occasion de parler plus en profondeur de ce petit bijou incontournable.

Que peut-on retenir des films sélectionnés cette année ?

Une chose est cependant certaine : l'Amérique va mal ! C'est une Amérique vacillante, ébranlée par la crise économique et sociale et en manque de repères, que l'on découvre à travers le 7^{ième} Art. Quand tout va mal, l'être humain se tourne généralement vers la famille. Dès lors, la famille, et en particulier la maternité et le deuil furent les thèmes récurrents des œuvres présentées lors de cette 36^{ième} édition. Rien de bien excitant donc. Les thématiques de la maternité, de l'adoption, aussi déprimante soit-elles, sont venu plomber le festival. Heureusement, quelques touches d'humour noir et de cynisme sont venues mettre un peu de bonne humeur dans tout ça !

Commençons sans plus tarder à nous diriger dans les tréfonds des salles obscures.

Kaboom de Gregg Araki (Première)

Synopsis

Smith mène une vie tranquille sur le campus - il traîne avec sa meilleure amie, l'insolente Stella, couche avec la belle London, tout en désirant Thor, son sublime colocataire, un surfeur un peu simplet - jusqu'à une nuit terrifiante où tout va basculer.

Ce premier long-métrage flirte légèrement avec le fantastique. Nous retrouvons l'univers décadent « sex & drugs » dont Gregg Araki nous a habitué dans ses précédentes œuvres (*Doom génération*, *Three Bewildered People in the Night*, *Nowhere...*). Sur fond de comédie pop, « Kaboom » est un film déjanté qui oscille entre le thriller et le film d'horreur. Cette œuvre nous narre les premiers émois d'un groupe d'étudiant dont le héros, qui fait un rêve bizarre récurrent et prémonitoire, se trouvera impliqué malgré lui, dans le plan d'une mystérieuse société secrète. Cette dernière qui a pour nom « Le Nouvel Ordre » cherche à faire main basse sur le Monde (Rien de moins que ça) pour se terminer sur un final totalement grotesque.

Lors de cette aventure, on croisera le chemin d'une sorcière lesbienne, de mystérieux personnages à tête d'animaux, d'une hétéro nympho attirée avant tout par les homos (sic), d'adolescents aux pouvoirs Psi...

Une fois de plus les héros tordus de Araki sont (pas tout le temps mais souvent) homosexuels ou bisexuels, mal dans leur peau, manquent de repères, traînent une vie morne, et tuent le temps en se « défonçant » et en s'envoyant en l'air quotidiennement dans de multiples délires sexuels. A en croire le réalisateur, il semblerait que ce soit la normalité chez les adolescents d'aujourd'hui !

On aime ou on n'aime pas le cinéma d'Araki, mais force est de reconnaître qu'il maîtrise parfaitement sa caméra et la lumière, et possède un univers bien à lui, reconnaissable dès la première minute. Personnellement, je n'adhère pas particulièrement à l'univers du réalisateur, habitée en permanence par une atmosphère toujours mi-glamour mi-glauque et dont les stéréotypes habitent chacun de ses films. Et « Kaboom » n'échappe pas à la règle.

The Runaways de Floria Sigismondi (Première)

Synopsis

Los Angeles, 1975. Joan Jett et Cherie Currie, deux adolescentes rebelles, se rencontrent et deviennent les figures emblématiques de ce qui se révélera être le plus célèbre des groupes de glam rock féminin, les Runaways. Sous l'influence de leur impresario, l'excentrique Kim Fowley, le groupe va vite s'imposer et déchaîner les foules. Au-delà d'une trajectoire unique, voici l'histoire vraie de jeunes filles qui en se cherchant, vont toucher leurs rêves et changer la musique pour toujours...

Il me tarde d'assister à la projection du prochain film qui est le biopic du fameux groupe de « glam - hard-rock » The Runaways. Je trépigne d'impatience et ne tiens plus en place. Je sais, me direz-vous, que cela n'a rien à voir de près comme de loin avec le cinéma fantastique. Mais voyez-vous, je ne peux passer sous silence, ce film qui narre l'histoire d'un groupe qui a bercé la fin de mon enfance et mon adolescence. Les plus anciens se remémoreront avec un parfum de nostalgie cette

époque révolue. Quant aux plus jeunes, ils découvriront le premier groupe de filles à avoir changé l'histoire du rock'n'roll... Et c'est pas peu dire ! Pour vous en convaincre, écoutez le morceau explosif « Cherry Bomb » !

Cependant, je ne vous cache pas que j'angoissais à l'idée de voir interpréter les deux rôles principaux par Kristen Stewart et Dakota Fanning, plus connues pour donner la réplique dans le médiocre « Twilight », mièvrerie sans nom pour adolescentes attardées. Mes angoisses se sont vite dissipées face à l'interprétation de Cherie Currie par Dakota Fanning et de Joan Jett par Kristen Stewart... Cette dernière EST Joan Jett ! Pour mémoire, J. Jett est l'interprète avec les BlackHearts, de l'inoubliable « I Love Rock'n'Roll » !

Qu'en est-il du reste du film ?

Il restitue à merveille l'atmosphère vintage de l'époque. C'est un excellent film, rythmé par la musique électrique de ces rockeuses, mais avec cependant quelques faiblesses. En effet, on regrettera la réalisation formelle et un peu trop sage du film. Est-ce parce que c'est le premier long-métrage de Floria Sigismondi, et qu'elle est issue du monde du vidéo-clip ? Peut-être. On lui pardonne, mais le traitement aurait pu être plus rock'n'roll. Néanmoins, le film reste efficace. On ne s'ennuie pas, même si on s'attend pertinemment, comme dans tous les biopics, à l'ascension et à la déchéance des Runaways. La plus grosse faiblesse, à mon sens de « The Runaways », c'est que l'accent est mis sur la vie de la scandaleuse chanteuse Cherie Currie, au détriment de l'ensemble du groupe. De plus, quand Cherie quitte la formation, le film donne la désagréable impression, que c'est la fin du groupe, alors que dans les faits, il a survécu deux ans après le départ de la chanteuse. Enfin, entre la provocante Cherie Currie, la ténébreuse Joan Jett et la sexy Lita Ford, je trouve dommage que cette dernière, la talentueuse guitariste soliste des Runaways, reste dans l'ombre. D'autant qu'elle fut un pilier de la formation avec J. Jett et Sandy West et qu'elle a ensuite poursuivi une carrière solo honorable dans le milieu du « Heavy Metal ». Et je ne dis pas ça parce que Lita Ford était ma préférée !

En conclusion, vous savez ce qu'il vous reste à faire : Allez voir ce film et « Let's the good times roll »...

Moi, moche et méchant de Pierre Coffin | Chris Renaud (Première)

Synopsis

Dans un agréable quartier de banlieue, une maison noire avec une pelouse en décomposition. Une vaste planque est dissimulée sous cette maison, à l'insu des voisins. Entouré par une petite armée de sous-fifres, nous découvrons Gru, qui prépare le plus grand cambriolage de toute l'histoire. Il va voler la lune !

Que dire sur un film d'animation quand on n'aime pas, comme moi justement, les films d'animation ? Encore moins les dessins animés familiaux, même si « Moi, moche et méchant » est proposé en 3D ? Néanmoins, je dois reconnaître que l'univers et les quelques touches d'humour noir ici et là m'ont fait sourire. Un simple exemple : Gru, le héros dont le plaisir est de faire du mal gratuitement, tente d'obtenir un prêt de sa banque pour mettre sur pied son prochain plan machiavélique : voler la lune ! Cette banque un peu spéciale à pour nom « Banque du Mal – ex Lehman Brothers » ! Drôle, n'est-il pas ? Un divertissement familial empli de bon sentiment tout de même, avec un zeste d'humour méchant. Seul point négatif pour l'asocial que je suis : j'ai dû supporter une salle de cinéma pleine à craquer, la

présence de beaucoup trop d'enfants (j'en ai compté au moins dix... À qui j'ai demandé d'aller jouer sur l'autoroute !), et surtout avant la projection, le discours (qui se voulait drôle), de l'insupportable humoriste qui plaît aux ménagères : Gad Elmaleh. Ce dernier prêtant sa voix au héros.

American Grindhouse de Elijah Drenner (Les docs de l'oncle Sam)

Synopsis

Ce documentaire dévoile l'histoire cachée des films américains dits « d'exploitation » ou « cinéma bis ». Il plonge dans ce genre souvent sous-estimé et révèle les origines scandaleuses et parfois choquantes de ce divertissement populaire qui a laissé une marque indélébile sur la culture américaine.

Un seul mot : Excellentissime ! Ce documentaire incontournable, ponctué par les interviews de John Landis (Le loup garou de Londres, La Quatrième Dimension...) et de Joe Dante (Hurlements, La Quatrième Dimension, Gremlins...), retrace ici la grande et la petite histoire de ce qu'on nomme les « Grindhouse » ou films dits « d'exploitation ». Ces productions ont pour spécialité de faire la part belle à l'épouvante, à l'érotisme, à l'horreur le plus sanglant ou encore à la violence la plus débridée. Ce genre qui est toujours passé sous silence dans le monde respectueux du cinéma, est pourtant aussi vieux que le cinéma lui-même. Mais pour apprécier ces films, souvent d'un très mauvais goût reconnaissons-le, encore faut-il s'être donné la peine de prendre les chemins de traverse, qui mènent droit aux salles obscures miteuses des quartiers populaires. Bien que ce genre ne soit pas totalement tombé dans l'oubli (grâce notamment à Quentin Tarentino) le marché de la vidéo dans les années 80 a sonné le glas de ces productions qui n'avaient aucune limite. La plupart excellaient dans le mauvais goût le plus absolu. Mais c'est ce qui faisait tout leur charme. Ces enfants maudits du cinéma distillaient notre dose de frissons et d'horreur durant l'adolescence. Qui à cette époque n'a pas eu l'impression de braver l'interdit en visionnant « Blood Feast » ou « 2 000 Maniacs » de Herschell Gordon Lewis, ou encore « Cannibal Holocaust » de Ruggero Deodato (qui reste toujours le film le plus censuré de l'histoire du cinéma), et le classique « Massacre à la tronçonneuse » de Tobe Hooper. En remontant le temps on peut y inclure tous les films de Bela « Dracula » Lugosi, ainsi que « Freaks » de Tod Browning, véritable chef d'œuvre horrifique toute catégorie confondue, dont les interprètes sont de véritables « Freaks » (monstres de foire) ! Ma préférence allait vers le genre épouvante, mais j'imagine que les plus lubriques d'entre-vous ont préféré les films de Russ Meyer avec son film culte « Faster Pussycat ». Les « Grindhouse » sont au cinéma ce que le « Grand-Guignol » fut au théâtre. Un documentaire cultissime, aussi culte que les films en questions !

A voir assurément !

Winter's Bone de Debra Granik (Compétition)

SYNOPSIS

Ree Dolly a dix-sept ans. Elle vit seule dans la forêt des plateaux de l'Ozark avec son frère et sa sœur. Lorsque son père sort de prison et disparaît sans laisser de traces, elle n'a pas d'autre choix que de se lancer à sa recherche sous peine de

perdre la maison familiale qu'il a utilisée comme caution. Ree va se heurter au silence de ceux qui peuplent ces forêts du Missouri.

Un jeu de piste macabre sur fond de misère sociale, dans le fin fond du Missouri. Des personnages hostiles et violents, aux visages marqués par la drogue et la misère mèneront la vie dure à l'héroïne du récit, dont le seul espoir est de ne pas perdre son toit. Voilà ce que nous donne à voir « Winter's Bone ». La réalisatrice traduit avec talent ce climat d'angoisse qui flotte en permanence, cette suspicion entre les différents protagonistes, ainsi que la pauvreté de cette population dont le trafic de drogue assure la subsistance.

L'atmosphère pesante et dépressive hantent ce film à chaque minute. L'œuvre de Debra Granik, a d'ailleurs remporté le Grand Prix du Jury ainsi que le Prix du Meilleur Scénario au Sundance Festival.

Deauville ne s'étant pas trompé, lui a décerné le Prix du Jury (ex-aequo avec « The Myth of American Sleepover »).

Welcome to the Rileys de Jake Scott (Compétition)

SYNOPSIS

Au cours d'un déplacement professionnel à la Nouvelle-Orléans, Doug Riley rencontre Mallory, stripteaseuse dans un club de la ville. L'affection paternelle qu'il ressent pour elle bouleverse la vie conjugale de Doug et de sa femme Lois, huit ans après la mort tragique de leur fille unique.

Le film de Jake Scott (le fils de Ridley Scott) est une oeuvre réalisée avec sensibilité et sobriété et interprétée par de bons acteurs, en particulier James Gandolfini dans le rôle de Doug Riley. On retrouve une fois de plus Kristen Stewart (Twilight, The Runaways), qui semble prometteuse une fois qu'elle en aura terminé avec l'insipide « Twilight ». On reprochera néanmoins quelques longueurs à « Welcome to the Riley ».

Twelve de Joel Schumacher (Première)

SYNOPSIS

Des adolescents riches et désabusés, des fêtes sans joie, des parents absents, un peu de dope pour le grand frisson et parmi eux, Mike White, jeune dealer qui vient de quitter l'école privée de l'Upper East Side à New York. Mike White ne fume pas, ne boit pas, ne va pas dans les fêtes, sauf pour vendre sa nouvelle drogue, le Twelve. Tout bascule le jour où son cousin Charlie est assassiné.

J'étais dubitatif en me rendant à la projection de « Twelve », le dernier film de Joël Schumacher, dont l'œuvre oscille entre le bon (L'expérience interdite, Chute Libre...) et le très mauvais (Batman Forever, Batman & Robin...). Et je vais être franc avec vous, les films d'action mettant en scène le milieu de la drogue, avec les bad-boys qui vont avec et qui flinguent à tout va, ont tendance à m'ennuyer plus que profondément. Bonne surprise pour commencer, puisque « Twelve » ne correspond pas à l'archétype du film de dealer. Cependant, ce drame noir a un goût d'inachevé. Il traite de la jeunesse dorée new-yorkaise, narcissique à l'extrême et vide de

l'intérieur, dont la seule occupation étant de se défoncer autant qu'ils peuvent, dans des fêtes qu'ils organisent en l'absence de leurs parents. La réalisation de Schumacher est efficace, mais on regrettera le manque de consistance des différents personnages. Le personnage central interprété par Chace Crawford, « beau gosse » un peu surfait, manque sincèrement d'épaisseur. Enfin, on peut se laisser séduire ou non, par la forme narrative utilisée. Personnellement, j'aime cette voix-off qui nous décrit les états d'âme de White Mike, le héros de ce drame, qui nous amène inéluctablement vers une fin sanglante.

Every Day de Richard Levine (Première)

SYNOPSIS

Ned, marié, père et scénariste de télévision frustré, est en pleine crise de la quarantaine lorsque son beau-père emménage à la maison. Le mauvais caractère de ce dernier, l'agitation de sa femme liée à l'arrivée de son père, les tensions avec son fils en pleine adolescence et la pression professionnelle rendent Ned vulnérable aux avances de sa très séduisante collègue Robin.

Sans être un chef-d'œuvre, on passe un bon moment en compagnie de cette comédie dramatique, qui aborde les doutes d'un homme en pleine crise de la quarantaine. De plus, on découvre avec drôlerie le cynisme du milieu de la TV, en particulier celui des scénaristes. Mention spéciale à Brian Dennehy qui joue à la perfection son rôle de grand-père irascible.

Two gates of Sleep de Alistair Banks Griffin (Compétition)

SYNOPSIS

Après s'être préparés à la mort imminente de leur mère, deux frères entreprennent un voyage difficile en remontant la rivière pour honorer sa dernière volonté.

Même si le réalisateur filme avec talent cette nature tellement belle mais à la fois terriblement austère et indomptable, « Two gates of sleep » ne sera pas accessible à tous. Beaucoup de symboles dans cette œuvre, à la fois contemplative et expérimentale, qui traite du passage de la vie vers la mort. Un road-movie très spécial avec un cercueil en guise d'automobile et une rivière plutôt que le bitume. Une quasi-absence de dialogue, une lenteur voulue dans la réalisation, une profusion de plan serré accentuant un sentiment d'oppression, font de cette œuvre un film un peu long et, soyons franc, où l'ennui s'installe très vite ! Néanmoins, si vous aimez la chaîne de TV « Chasse et pêche », le film de Alistair Banks Griffin, qui nous donne quand même une leçon de cinéma, devrait vous plaire.

Abel de Diego Luna (Compétition)

SYNOPSIS

Abel, neuf ans, ne parle plus depuis que son père a quitté la maison. Un beau jour il retrouve la parole, et se prend pour le chef de famille. Devant ce miracle, nul ne proteste. Jusqu'au jour où un homme sonne à la porte : son père.

Excellente surprise que le premier film (en tant que réalisateur) de l'acteur Diego Luna, qui oscille entre tragédie et comédie. Les répliques du héros de 9 ans qui se prend pour le père de famille sont réellement très drôles. D'autant plus que les enfants de ce film, réalisé tout en nuance et sobriété, jouent avec une justesse incroyable. Une preuve que l'on peut traiter le thème de l'enfance et en particulier de l'absence d'un parent, avec sensibilité, pudeur et talent sans tomber dans le pathos le plus dégoulinant. Un coup de cœur et une réussite pour ce premier long-métrage qui méritait un prix. Malheureusement, il n'a pas séduit le jury. Qui a dit que je n'aimais pas les enfants ?

Teenage Paparazzo de Adrian Grenier (Les docs de l'oncle Sam)

SYNOPSIS

Après une rencontre fortuite avec Austin Visschedyk, un paparazzo de quatorze ans, Adrian Grenier, vedette de la série télévisée « Entourage », décide de braquer la caméra sur lui et de s'immiscer ainsi dans le monde si particulier de cet adolescent. Mais le projet se transforme bientôt en un défi personnel car le réalisateur se rend compte que ses actes ont une influence sur la vie de son sujet.

Passionnant documentaire qui plonge dans le milieu des paparazzi, en particulier celui d'Austin, jeune paparazzi de quatorze ans, qui a servi de déclencheur à ce documentaire. Ce dernier réalisé de façon pertinente par Adrian Grenier (le héros de la série « Entourage ») explore les rapports souvent tendus entre les chasseurs (les paparazzis) et les chassés, (les stars). A travers le quotidien du jeune Austin Visschedyk, il s'immergera non sans difficulté, dans ce monde très fermé. Il est agréable de ne pas voir ici, une énième démarche manichéenne à travers ce documentaire réalisé avec humour. Effectivement, il n'y a pas d'un côté les gentilles stars et de l'autre les méchants paparazzis. Ce n'est pas aussi simple que cela. En se mettant dans la peau d'un paparazzi à son tour, A. Grenier tente de comprendre et de dénouer la complexité des rapports qui lient les deux parties, ainsi que cette course effrénée au cliché rare qui fera la une de tous les tabloïds. C'est d'autant plus intéressant, que le jeune Austin passera lentement mais sûrement, de l'autre côté de l'objectif, et expérimentera à son tour, le rôle du « gibier ». Entrecoupés d'interventions de sociologues et de ceux qui font fonctionner le marché de l'image « people », ce reportage est assurément à voir pour ceux qui s'intéressent au phénomène.

The Company Men de John Wells (Première)

SYNOPSIS

Bobby est l'incarnation même du rêve américain : il a un très bon travail, une merveilleuse famille et une Porsche toute neuve dans son garage. Mais lorsque la société qui l'emploie réduit ses effectifs, Bobby se retrouve au chômage, tout comme ses collègues Phil et Gene. Les trois hommes sont alors confrontés à une profonde remise en cause de leur vie d'hommes, de maris et de pères de famille.

Un film touchant sur un sujet malheureusement d'actualité, avec en prime, une belle brochette d'acteurs qui jouent juste (Tommy Lee Jones, Ben Affleck, Kevin Costner...). Le film de John Wells nous narre l'histoire de trois cadres supérieurs,

dont la vie sans souci, bascule après avoir été licenciés à la suite d'un plan social. Adieu Porsche, golf, maison luxueuse, restaurant gastronomique... Pensant être à l'abri de ce genre de situation, on suit avec attention l'entière remise en question de ces hommes sonnés par leur licenciement. Le réalisateur a su éviter l'écueil du mélodrame facile et larmoyant. Il met surtout en évidence le monde du travail d'aujourd'hui et son manque d'humanité au profit d'une rentabilité maximale... Des profits scandaleux au détriment de l'homme. A voir donc.

L'Imaginarium du docteur Parnassus de Terry Gilliam

Synopsis

Avec sa troupe de théâtre ambulant, " l'Imaginarium ", le Docteur Parnassus offre au public l'opportunité unique d'entrer dans leur univers d'imaginaires et de merveilles en passant à travers un miroir magique. Mais le Dr Parnassus cache un terrible secret. Mille ans plus tôt, ne résistant pas à son penchant pour le jeu, il parie avec le diable, Mr Nick, et gagne l'immortalité. Plus tard, rencontrant enfin l'amour, le Docteur Parnassus traite de nouveau avec le diable et échange son immortalité contre la jeunesse. A une condition : le jour où sa fille aura seize ans, elle deviendra la propriété de Mr Nick. Maintenant, il est l'heure de payer le prix... Pour sauver sa fille, il se lance dans une course contre le temps, entraînant avec lui une ribambelle de personnages extraordinaires, avec la ferme intention de réparer ses erreurs du passé une bonne fois pour toutes...

Du pur et du très grand Terry Gilliam. Le génie visionnaire et poétique du Maestro a encore frappé ! Comment ne pas être séduit d'emblé par ce conte philosophique baroque ? En nous poussant sur la piste de son cirque excentrique fait de carton-pâte, le réalisateur de « Brazil » nous invite à un voyage initiatique et fantasmagorique inoubliable, porté par une distribution talentueuse. A commencer par l'immense Christophe Plummer interprétant le fameux Dr Parnassus, ainsi que Tom Waits, jouissif à souhait dans le rôle d'un Diable joueur, farceur et dandy. On ne peut naturellement pas oublier l'excellent Heath Ledger, dont ce fut malheureusement et tragiquement le dernier film.

Terry Gilliam, avec l'Imaginarium du Docteur Parnassus, nous interroge sur la place de l'artiste dans la société. Que deviendrait une société sans création, sans imaginaire et donc sans artistes ? Elle deviendrait certainement une société morne, grise, aseptisée et condamnée à mourir. Mais n'est-ce pas déjà le cas de notre triste monde où la consommation à outrance a remplacé le pouvoir de l'imagination ? A travers nos désirs, nos attentes, nos rêves, l'artiste nous permet d'accéder à des mondes parallèles en éveillant notre conscience endormie. Là est en quelque sorte l'humble pouvoir du Docteur Parnassus.

Nous pousser à réfléchir plutôt que de nous servir des réponses pré-machées à travers un univers très personnel. Voilà la force de T. Gilliam qui fait défaut aux grosses machines Hollywoodienne. Car au-delà de son aspect visuel unique et onirique, les œuvres du réalisateur sont toujours chargées de sens et de symboles. Rien n'est gratuit chez Gilliam. L'Imaginarium du Docteur Parnassus n'échappe évidemment pas à la règle. La symbolique du tarot par exemple et surtout le fameux miroir qui nous sépare de notre froide réalité à l'autre monde, notre propre monde

intérieur, participent naturellement à cela. Pour être prêt à passer de l'autre côté du miroir, encore faut-il être prêt à affronter nos faiblesses, être responsable pour faire les bons choix qui s'offrent à nous... ..au risque sinon de nous brûler les ailes. C'est d'ailleurs le rôle du Diable, le tentateur, qui cherche à nous faire succomber en nous invitant dans son royaume des sens et du plaisir. Il ne nous force jamais la main, il nous y invite. La nuance est grande car il laisse notre libre-arbitre. Saura-t-on y résister ou serons-nous dépendant de nos démons intérieurs ? C'est le risque à prendre en passant de l'autre côté du fameux miroir du Dr Parnassus.

L'Imaginarium du Docteur Parnassus nous invite donc à retrouver l'enfant intérieur. Cet enfant innocent que nous étions il y a fort longtemps. Un enfant plein de ressources et d'imagination qui pouvait créer des mondes extraordinaires avec de simples bouts de ficelle.

Terry Gilliam nous invite à un voyage intérieur au cœur de nos désirs les plus profonds et peut-être les plus inavoués, au cœur de notre esprit... Malgré le prix à payer, saurons-nous résister à l'invitation ? avec l'Imaginarium du Docteur Parnassus, il nous pousse à nous départir de cette société aliénante faite de superficialité où la technologie n'est que superflue... Il nous clame de toute son âme une seule chose : L'imagination au pouvoir !

The Dry Land de Ryan Piers Williams (Compétition)

SYNOPSIS

James, un jeune soldat américain, revient d'Irak et doit réapprendre à vivre dans sa petite ville du Texas. Sa femme, sa mère et son meilleur ami le soutiennent mais ne parviennent pas à comprendre la douleur qui le ronge depuis son retour. Solitaire, James reprend contact avec un compagnon d'armes qui va l'aider à surmonter ce qu'il a enduré en Irak.

Sans m'étendre longuement, ce film est un drame sur la difficulté, d'un point de vue psychologique, d'un retour à la vie normale après avoir vécu l'horreur de la guerre. Film poignant par moments et interprété par de bons acteurs.

Holy Rollers (Jewish Connection) de Kevin Asch (Compétition)

SYNOPSIS

A la fin des années 90, un million de pilules d'ecstasy ont été acheminées d'Amsterdam à New York par des Juifs orthodoxes recrutés à leur insu. Sam Gold, 20 ans, est l'un d'entre eux. Refusant la voie stricte et balisée que sa famille lui a déjà tracée, il accepte sans hésiter la proposition de son voisin Yosef de faire passer des « médicaments » contre rémunération. Mais Sam comprend vite la vraie nature du trafic et se laisse happer par le gain de l'argent facile.

Tiré d'une histoire vraie, voilà encore un énième film qui traite du monde des dealers. Cette fois c'est un juif orthodoxe qui va mettre le doigt dans l'engrenage du deal de drogue, avant de trouver la voie de la rédemption. Une œuvre au rythme enlevé mais

qui ne révolutionnera pas le genre. Malgré son manque d'originalité, le long-métrage de Kevin Asch a remporté le Prix de la Révélation Cartier.

The Joneses (La famille Jones) de Derrick Borte (Compétition)

SYNOPSIS

Dès son arrivée dans la banlieue chic où elle vient de s'installer, la famille Jones suscite l'admiration et l'envie de ses nouveaux voisins. Avec leurs deux superbes enfants, leur magnifique maison et leurs belles voitures, Kate et Steve Jones incarnent la famille idéale. Alors que leurs nouveaux amis essaient tant bien que mal de les copier et de percer le secret de leur réussite, les Jones parviendront-ils à garder cette image de famille modèle ?

Excellente comédie noire que cette « Famille Jones », avec une Demi Moore et un David Duchovny cyniques à souhait. Le premier long-métrage de Derrick Borte, traite de la société consumériste qui aliène le genre humain et le conduit vers l'envie et la jalousie. Qui n'a pas envié ses amis, collègues, ou voisins parce que ces derniers possédaient le dernier écran plasma ou le nouveau modèle de voiture à la mode ? Qui n'a pas cherché à obtenir la même chose, voire mieux, pour briller en société et avoir l'impression d'exister ? En vérité, chacun aura du mal à admettre que ce comportement addictif – cette consommation à outrance – n'est qu'un leurre pour avoir l'illusion d'exister et combler un vide intérieur. Je rejoins Demi Moore quand elle affirme que « Les gens adorent s'acheter de nouvelles choses. Nous cherchons toujours quelque chose pour remplir ce vide en nous que nous ne pourrions jamais combler... C'est une quête incessante parce que superficielle et basée sur des besoins éphémères. » On ne pourrait être plus juste.

Au-delà de ce thème d'actualité, le réalisateur Derrick Borte porte son regard sur la difficulté à trouver notre équilibre dans cette société superficielle dominée par la surconsommation. Il tente de nous faire comprendre par un humour noir, que « Le bonheur n'est pas quelque chose qui s'achète... »

Malgré l'issue dramatique pour l'un des personnages, on regrettera juste la « happy end » de rigueur, qui est la marque de fabrique Hollywoodienne. Néanmoins, un très bon moment à passer en compagnie de « La Famille Jones ».

Get Low de Aaron Schneider (Première)

SYNOPSIS

Tennessee, années 1930. Felix Breazale est un vieil ermite sur lequel circulent les pires rumeurs : on dit qu'il est un tueur, ou encore un sorcier. Mais un jour il arrive en ville et se rend aux Pompes Funèbres de Frank Quinn : il a l'intention d'organiser son propre enterrement. A cette occasion, il révélera à tous pourquoi, quarante ans auparavant, il a décidé de fuir la société.

Extraordinaire interprétation de Robert Duvall dans le rôle de l'excentrique Felix "Bush" Breazeale. Je ne serais pas surpris que R. Duvall soit nommé pour les Oscars pour ce rôle. Tiré d'une histoire vraie, Felix « Bush » s'est rendu célèbre dans les années 30, en décidant de vivre à l'écart de la société et en refusant tout contact pendant quarante ans ! A l'origine de sa vie de reclus, un drame dans lequel il fut

impliqué, et qu'il tentera d'expliquer le jour de ses funérailles. Funérailles mises en scène par l'intéressé lui-même, dont pas moins de 12 000 personnes y assisteront ! Le premier long métrage de Aaron Schneider, oscillant entre le drame et la comédie, est une réussite tant au niveau de la réalisation et de la photographie que de l'interprétation des différents acteurs. Avec son humour à froid, Bill Murray dans son rôle de croque-mort vénal est très drôle. On pourra regretter parfois un manque de rythme dans la réalisation, mais qui n'est qu'un détail mineur face à l'humanisme du propos. En effet, « Get low » aborde des thèmes aussi universels que la recherche du bonheur et la paix de l'âme. Mais pour cela, la rédemption va être un passage obligé pour notre héros.

Vous l'avez compris, j'ai été enthousiasmé par cette œuvre que je vous conseille d'aller voir. Mais ne vous attendez pas à une avalanche d'effets numériques ou d'action à couper le souffle, car vous serez déçu. Aaron Schneider nous offre ici du vrai cinéma... il nous invite à vivre une émouvante aventure humaine. Mon deuxième coup de cœur du Festival.

3 Backyards de Eric Mendelsohn (Première)

SYNOPSIS

L'histoire de trois habitants d'une même ville de banlieue lors d'une belle journée d'automne. Un homme d'affaires dont le mariage bat de l'aile, erre dans sa ville natale en attendant de prendre un vol retardé. Une petite fille dérobo les bijoux de sa mère et se retrouve confrontée de manière imprévue au monde des adultes. Une femme au foyer bien intentionnée propose de raccompagner en voiture sa voisine mais leur voyage les conduit vers des territoires insoupçonnés.

L'errance urbaine d'un homme dont le couple va mal, la recherche par une enfant d'un bracelet perdu, et la tentative de communication, avec sa voisine une actrice, d'une femme qui aime les ragots. Trois tranches de vie ennuyeuse à mourir pour une conclusion décevante. Voilà ce que nous donne à voir sur 88 minutes, « 3 Backyards »... Des minutes qui en paraissent beaucoup plus longues. La réalisation qui traîne en longueur est laborieuse. Le film n'a d'ailleurs pas été applaudi par le public comme le veut la tradition.

Suivant !

Mother & Child de Rodrigo Garcia (Compétition)

SYNOPSIS

Karen est tombée enceinte à l'âge de quatorze ans, à l'époque, elle n'avait d'autre choix que d'abandonner cet enfant. C'était il y a trente-cinq ans... Aujourd'hui, Elizabeth, sa fille, est une brillante avocate. Elle n'a jamais tenté de retrouver la trace de sa mère biologique jusqu'au jour où elle tombe enceinte. De son côté, Lucy voit enfin son rêve d'adopter un enfant se réaliser. Confrontées simultanément à d'importants choix de vie, ces trois femmes verront leurs destins se croiser de manière inattendue.

La sélection de la journée commence mal avec ce premier mélodrame interminable, politiquement correct, et sans aucune originalité qui cherche à nous soutirer la moindre larme avec des grosses ficelles éculées. Préparez vos mouchoirs et ouvrez votre cœur d'artichaut, car il est question ici de maternité, d'adoption, d'abandon, du désir d'être mère, à travers trois femmes dont les destins vont se croiser... Enfin bref, un scénario sans intérêt et totalement « paranormal » à mes yeux, qui ne m'a pas touché de près comme de loin. Si on ajoute à cela une réalisation convenue et superficielle emplie de bonnes intentions, et qui semble durer une éternité, nous avons là un excellent somnifère. L'œuvre de Rodrigo Garcia plaira peut-être à celles dont le seul désir égoïste dans la vie semble être de mater, ou encore à une certaine catégorie de femmes au foyer, qui pour rien au monde, ne louperait le téléfilm de M6 l'après-midi.

On retiendra tout de même le duo Naomi Watts - Samuel L. Jackson qui tire leur épingle du jeu dans la première partie du film.

Un événement surnaturel vient de se produire... Et je suis sous le choc ! « Mother & Child » vient de se voir remettre le Grand Prix par un jury aussi conservateur et consensuel que ce film. Moi qui pensait naïvement que le rôle d'un Festival étant à la base de récompenser la créativité, l'originalité et les nouveaux talents... Le jury serait-il devenu sénile ?

The myth of American sleepover de David Robert Mitchell (Compétition)

SYNOPSIS

C'est la dernière nuit de l'été pour Maggie, Rob, Claudia et Scott. Les quatre adolescents espèrent y trouver le grand frisson : celui des premiers baisers, premiers désirs et premières amours. Leurs chemins se croisent comme les rues de la banlieue ordinaire de Détroit où ils habitent. Entre fêtes, flirts et serments d'amitié, naissent des instants pleins de promesses et d'expérience qui marqueront à jamais la jeunesse de ces presque adultes.

Le réalisateur est-il nostalgique des « soirées pyjamas » de son adolescence ? C'est ce que l'on pourrait penser en assistant à la projection de ce film mièvre et insipide dont les clichés ne se comptent plus. Car, c'est bien de cela qu'il s'agit. Des premiers émois amoureux de quelques adolescents durant ces fameuses « soirées pyjamas ». Rien de bien excitant dans cette œuvre naïve, fade et sans grand intérêt, qui reste constamment à la surface des choses. J'ose espérer que le vide intersidéral qui habite ce film ne reflète pas l'état d'esprit des adolescents d'aujourd'hui... Si justement ? J'ai pitié pour eux...

Suivant !

Deuxième choc ! Je suis sonné ! Le jury qui décidément s'enfoncé et se complait dans la mièvrerie lui a décerné le Prix du Jury (ex-aequo avec « Winter's Bone »). A mon sens, la retraite anticipé a sonné pour l'ensemble du jury...

The imperialists are still alive ! de Zeina Durra (Première)

SYNOPSIS

Asya est une artiste plasticienne qui travaille dans le Manhattan de l'après-11 septembre et mène la vie des gens branchés tout en suivant l'actualité sur la situation au Moyen Orient. Elle apprend que son ami d'enfance a disparu, victime d'un prétendu enlèvement orchestré par la CIA. La même nuit, elle rencontre Javier, un séduisant étudiant mexicain qui juge ses théories du complot totalement paranoïaques. Mais les apparences sont trompeuses dans le monde d'Asya.

Encore une œuvre soporifique pour le troisième film de cette journée. Le festival veut-il m'achever ? est-ce une conspiration ? Justement, c'est de cela qu'il s'agit en apparence, dans cette œuvre dont je retiendrais uniquement les images de Manhattan. Le scénario qui nous propose de suivre les pérégrinations de l'héroïne paranoïaque (Elodie Bouchez) s'éparpille un peu dans tous les sens. On s'ennuie très vite avec une fin qui est d'une banalité déconcertante.

Fair Game de Doug Liman (Première)

SYNOPSIS

Valerie Plame, agent de la CIA au département chargé de la non-prolifération des armes, dirige secrètement une enquête sur l'existence potentielle d'armes de destruction massive en Irak. Son mari, le diplomate Joe Wilson, se voit confier la mission d'apporter les preuves d'une supposée vente d'uranium enrichi en provenance du Niger. Mais lorsque l'administration Bush ignore ses conclusions pour justifier le déclenchement de la guerre, Joe réagit via un éditorial dans le New York Times déclenchant ainsi la polémique.

Un thriller politique efficace, qui revient sur le scandale de la présence d'armes de destruction massive en Irak, et créé de toutes pièces par le gouvernement Bush. Ce dernier tentera de faire taire le couple qui a révélé l'affaire : Valérie Plame Wilson (qui fut présente dans la salle durant la projection de « Fair Game ») et son mari Joseph Wilson. Ils devront se battre contre le gouvernement américain s'ils ne veulent pas se faire broyer par la Maison-Blanche.

Un film à la réalisation nerveuse, tout en étant dans la retenue. Naomi Watts et Sean Penn, qui interprètent le couple à l'écran, portent cette œuvre avec justesse et talent. Il n'est guère étonnant d'ailleurs de retrouver dans ce rôle engagé, l'immense Sean Penn.

Moi qui ne suis pas un aficionado des thrillers, encore moins des thrillers politiques, j'ai passé là un bon moment.

Morning de Leland Orser (Compétition)

SYNOPSIS

Cinq jours dans la vie de Mark et Alice Munroe, un couple d'Américains sans histoires, juste après la mort accidentelle de leur fils. Ils vont emprunter des chemins divergents en tentant d'apaiser leur déchirante douleur et feront finalement le deuil de leur tragédie commune.

L'élégante Jeanne Tripplehorn (Basic Instinct...) interprète avec Leland Orser, à la fois réalisateur, scénariste et interprète de « Morning », l'errance et le vacillement d'un couple durant les cinq jours qui suivent la perte de leur enfant unique.

Contrairement à « Mother & Child », traitant lui aussi de drame survenu dans la relation enfant-parent, « Morning » est plus subtil tant au niveau de l'interprétation que de la mise en scène. Dès le début, un sentiment de malaise et de tension s'installent et ne quitteront plus le film avant la délivrance finale. Ce malaise est d'autant plus pesant que le spectateur apprendra bien plus tard, que la douleur du couple est lié à la perte de leur enfant. L'interprétation à fleur de peau de Jeanne Tripplehorn et Leland Orser (mari et femme dans la vie comme à l'écran) est sans faille, mais « Morning » risque de suffoquer le spectateur et de le laisser sur place, tant la souffrance est palpable dans ce film très noir.

Cyrus de Jay Duplass | Mark Duplass (Compétition)

SYNOPSIS

Toujours célibataire, sept ans après son divorce, John rencontre finalement quelqu'un : la ravissante Molly. Sa vie change du jour au lendemain. Tout va pour le mieux jusqu'au jour où il découvre qu'elle a un autre « homme » dans sa vie : son fils Cyrus. La lutte entre les deux hommes pour le cœur de la même femme va être sans pitié.

Des moments très drôles dans cette comédie dramatique typiquement U.S qui met en scène le duel entre un fils manipulateur et exclusif, et le nouveau compagnon de sa mère. On pourra peut-être, comme je l'ai été, irrité par l'abus de l'utilisation du zoom. Mais hormis ce détail, « Cyrus » nous invite à passer un bon moment, ne serait-ce que pour la craquante Marisa Tomei.

Meet Monica Velour de Keith Bearden (Première)

SYNOPSIS

Pour Tobe, un adolescent pas comme les autres, Monica Velour, une actrice de films érotiques célèbre dans les années 80, est l'incarnation de la féminité absolue. Le jour où il apprend que son idole est en tête d'affiche d'un club de striptease perdu au fin fond de l'Indiana, il prend la route dans l'espoir de la rencontrer.

On poursuit avec une comédie loufoque qui se révèle excellente ! Tobe est un adolescent excentrique (le cousin de Dingo ?) qui aime les voitures des 50s, la musique des 30s, le cinéma des 70s, et surtout idolâtre une ancienne gloire du porno des années 80 interprétée par Kim Cattrall (Sex & the city). Apprenant qu'elle se produit dans un club de strip-tease minable, et pour aller à sa rencontre, Tobe va alors prendre la route à bord de sa camionnette lui servant à vendre ses « hot-dogs ». Constatant que son idole vit dans la misère et oublié de tous à l'intérieur d'un mobil home, l'étrange jeune homme tombé fou amoureux de la star déchue, va tout faire pour l'aider à s'en sortir. Et ce faisant, il fera l'expérience de la vie. Porté par des acteurs excellents, « Meet Monica Velour » est avant tout un film sur l'amitié,

l'amour, l'expérience de la vie et surtout le temps qui passe. En particulier, sur l'après-vie de toutes ces starlettes qui rêvent de devenir un jour célèbre, mais qui, une fois leur heure de gloire passée et la chair devenue triste, deviennent moins que rien. Un ovni dans la comédie U.S porté par des moments touchants et des scènes originales et très drôles. Je pense en particulier à la scène du tournage porno dans un hôtel, ainsi que la mise en scène où Tobe expérimente sa première expérience sexuelle. On regrettera que le réalisateur n'aille pas plus loin dans le côté subversif. Si vous aimez les comédies déjantées, vous allez adorer rencontrer Monica Velour.

Tout va bien ! The kids are all right de Lisa Cholodenko (Première)

SYNOPSIS

Maintenant qu'elle a l'âge légal d'accéder à son dossier à la banque de sperme, Joni décide avec son frère de retrouver le donneur dont ils sont tous deux issus. Ce dernier est rapidement séduit par les deux adolescents qui frappent à sa porte. Ils l'invitent alors à dîner pour la présentation aux parents : deux mamans qui vivent ensemble depuis vingt ans.

Une comédie familiale divertissante, agréable à regarder, avec des moments drôles, mais à la réalisation convenue et qui est à mon goût, un peu trop politiquement correcte. Ajoutons que les personnages presque caricaturaux et une fin moralisatrice nous gâche un peu de plaisir. Enfin, si à l'image du film les parents homosexuels deviennent aussi consensuels et conservateurs que les parents hétérosexuels, on n'est pas sorti de l'auberge !

Waking sleeping beauty de Don Hahn (Les docs de l'Oncle Sam)

SYNOPSIS

Au milieu des années 80, les légendaires studios d'animation de Walt Disney traversent une passe difficile. L'avenir se joue entre les nouveaux artistes avides d'innovation et les anciens qui refusent de céder le contrôle. C'est dans ce contexte que le studio enregistre quelques échecs historiques qui ont pu faire penser que l'âge d'or de l'animation était passé. Ce film retrace la façon dont Disney a retrouvé sa magie sur une période de dix ans avec une série de succès comme « La petite sirène », « La belle et la bête », « Aladdin » et « Le roi lion ».

Ce sympathique documentaire axé sur les films d'animations, retrace la chute et l'ascension de l'empire Disney durant les années 80 et 90. On peut y voir, égal à lui-même, le jeune Tim Burton travaillant à l'époque pour les studios Disney. Ce documentaire essentiellement créé à partir d'images d'archives ravira tous les aficionados des films d'animations et en particulier de l'univers Disney.

Charlie St Cloud (Le secret de Charlie) de Burr Steers (Première)

SYNOPSIS

Charlie St. Cloud est le héros de son lycée, l'idole de sa mère, Claire, et de son petit frère, Sam. Navigateur accompli, il a obtenu une bourse de l'université de Stanford et

s'apprête à quitter la bourgade côtière de son enfance. C'est alors qu'un drame remet brutalement en cause son brillant avenir...

Je me retrouve devant la difficile tâche de parler du seul film du festival où il est question de fantômes. En effet, le héros voit les morts !

Difficile car, autant le dire tout de suite, « Charlie St Cloud » est une énorme guimauve destinée aux adolescentes en fleurs et aux « bimbos », qui fantasment sur l'insipide Zac Efron, lequel est aussi expressif qu'une statue de cire. Je ne sais d'ailleurs pas si je dois en rire ou en pleurer.

Tiré du bestseller de Ben Sherwood, « The Death and Life of Charlie St. Cloud » le long-métrage de Burr Steers n'est qu'un gros ratage sirupeux sur toute la ligne. Ici, l'au-delà qui est traité superficiellement (et c'est peu de le dire) n'est qu'un prétexte pour nous servir une soupe romantique tout ce qu'il y a de plus fade. Le héros prend même le temps de jouer au base-ball, de se baigner et d'aller faire de la voile avec les fantômes ! Bourré d'incohérence et de sentiments à l'eau de rose à faire pleurer une madeleine, ce film tend à nous irriter un peu plus en nous sortant tous les clichés moralisateurs éculés sur la vie, l'amour et la mort, en plus de nous servir une spiritualité de comptoir.

Archétype du « beau gosse parfait » qui possède autant de charisme qu'une truite morte, Zac Efron participe à la débâcle de ce film, avec un jeu peu crédible. Rien de neuf donc, dans ce long-métrage dont on sait pertinemment comment tout ça va se terminer : avec la « Happy End » de rigueur après une intensité dramatique digne des meilleurs romans de la collection « Harlequin ». N'est pas le réalisateur de « Ghost » qui veut.

Seul point positif : le réalisateur nous offre quelques belles images de la Colombie-Britannique.

Buried de Rodrigo Cortés (Compétition)

SYNOPSIS

« Ouvrez-les yeux. Vous êtes dans un espace clos, sous une tonne de terre irakienne avec 90 minutes d'oxygène et pour seule connexion vers l'extérieur un téléphone portable à moitié rechargé. Tel est le destin de Paul, un Américain pris en otage et enfermé dans une boîte. Le temps file et chaque seconde qui passe le rapproche d'une mort certaine... »

Attention chef d'œuvre... et déjà culte ! Une plongée en apnée dans nos peurs les plus ancestrales. Si vous êtes claustrophobe ou atteint de taphophobie (peur d'être enterré vivant), n'allez surtout pas voir ce thriller « Hitchcockien » très angoissant, sous peine de suffocation ! Avec le cauchemardesque « Buried », Rodrigo Cortés réussit le magistral tour de force de nous tenir en haleine pendant 94 minutes, avec pour seul champ d'action l'intérieur d'un cercueil ! L'enterré vivant, interprété par un Ryan Reynolds extraordinaire, devra s'en sortir avec les moyens du bord. Un téléphone portable dont la batterie est à moitié chargée, un briquet, un crayon, un couteau, une flasque d'alcool et une lampe torche sont les seuls armes dont dispose notre héros pour retrouver l'air libre. Ajoutons à cela, un fauteur de trouble reptilien qui s'invite à la fête, et vous obtenez les ingrédients diaboliques de ce huis clos étouffant ! Les nombreux rebondissements de ce cauchemar vivant dont le suspense ne faiblit pas, vous mettra les nerfs à vif. Le scénario asphyxiant ciselé dans les

moindres détails, ne vous laissera aucun répit. Le coup de grâce final vous donnera la chair de poule et vous entraînera six pieds sous terre sans espoir de retour !
Du pur génie qui n'est pas sans rappeler « L'enterrement prématuré » d'Edgar Allan Poe !

« Buried » fut LE FILM du Festival de Deauville. Il a obtenu pour l'occasion le prix de la Critique Internationale, mais aurait dû, à mon humble avis, obtenir le Grand Prix. Il est pour moi, le grand vainqueur du 36^{ième} Festival du Cinéma Américain de Deauville.

Notons pour l'anecdote, la présence d'un film français « Angele et Tony » réalisé par Alix Delaporte. Ce film aussi passionnant qu'un épisode de l'inspecteur Derrick, a remporté Le Prix Michel d'Ornano. Il raconte l'histoire d'amour entre un marin pêcheur et une ex-taularde qui cherche à obtenir la garde de son fils. Chronique sociale déprimante comme savent si bien le faire les Français.
On oublie.

Enfin, seul point noir du festival : j'aurais aimé vous parler du dernier Woody Allen « Vous allez rencontrer un bel et sombre inconnu ». Diffusé en avant-première le soir de la cérémonie, il est question dans ce film d'une femme qui va voir une voyante pour connaître son avenir sentimental. J'aurais aimé vous en parler, mais je ne le pourrais pas. En effet, la salle était complète, et en l'absence d'une projection réservée à la presse, il m'a été impossible de le visionner.

Jury composé de sa présidente Emmanuelle Beart, et des membres de son jury : Jeanne Balibar, Lucas Belvaux, Faouzi Bensaïdi, Christine Citti, Fabrice du Welz, Tony Gatlif, Denis Lavant, Abderrahmane Sissako.

Palmarès :

Grand Prix : Mother and Child de Rodrigo Garcia

Prix du Jury ex-aequo : Winter's Bone de Debra Granik et the Myth of the American Sleepover de David Robert Mitchell

Prix de la Révélation Cartier : Holly Rollers (Jewish Connection) de Kevin Asch

Prix de la Critique Internationale : Buried de Rodrigo Cortés

Prix Littéraire Lucien Barrière : Joyce Carol Oates pour le roman BLONDE

Prix Michel D'Ornano : Angele et Tony d'Alix Delaporte

Galerie Photo du Festival 2010 : <http://www.cine-zoom.com/galleries-photos.html>